

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 57 (2007)
Heft: 1: La revanche des victimes? = Die Revanche der Opfer?

Artikel: Quand les bourreaux se présentent comme des victimes
Autor: Sémelin, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-98954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand les bourreaux se présentent comme des victimes

Jacques Sémelin

Summary

This paper attempts to analyze the different discourses of victimization generated by perpetrators to justify their involvement in mass killings of non-combatants. First, the author proposes a general framework to understand this phenomenon of massacre in relation with the appearance of such discourses. Then, his article explores three phases of their development before, during and after mass killing operations. In particular, Jacques Sémelin underlines the difficulties for the researcher to know what really perpetrators think while massacring. Finally, he emphasizes the importance of taking distance with binary notions, i.e. victims/perpetrators categorizations, if we want to pretend tackling a better comprehension of extreme violence processes.

En venant à cette conférence, j'ai pensé à cet adage de Socrate que nous connaissons tous: «nul n'est méchant volontairement». A la lumière de ce que nous savons des conduites humaines aujourd'hui, ce jugement ne semble-t-il pas indécent, presque scandaleux? Pourrait-il vraiment être inscrit dans ce musée du CICR au risque de paraître décalé, voire inapproprié? Mais de qui Socrate parle-t-il donc? Pour ceux qui travaillent sur le mal, et donc sur la méchanceté, ce jugement paraît presque incompréhensible. Et Socrate oublie-t-il que les Grecs avaient bien leurs barbares parce que non grecs, non citoyens et qu'ils pouvaient donc être traités comme des ennemis? La barbarie s'exerçait bien alors contre les barbares, c'est-à-dire littéralement contre ceux qui ne parlaient pas grec. De même, Athènes n'a pas hésité à massacrer les habitants de Mélos, en 416 avant JC, perçus comme un danger à la sécurité de l'Empire, une

tragédie rapportée par Thucydide que le chroniqueur des guerres du Péloponnèse semble désapprouver.

A moins qu'il faille comprendre la citation de Socrate ainsi: celui qui fait le mal n'a pas conscience de faire le mal. Il ne fait que se défendre contre le mal qui le menace, contre tous ceux qu'il voit comme des barbares. «Le barbare, a écrit Claude Lévy-Strauss, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.»¹ Aussi, le bourreau ne serait-il pas volontairement méchant: il ne ferait que se défendre. En fait, c'est bien lui la victime! Comment comprendre ce stupéfiant renversement des rôles?

J'aimerais ici apporter quelques éléments de réponses à la lumière de mes travaux sur le «passage à l'acte», plus précisément sur les processus de basculement dans la perpétration du massacre, défini comme une forme d'action le plus souvent collective de destruction de non-combatants².

Tout d'abord, pour appréhender les discours de victimisation produits par les bourreaux, il s'agit de les relier à une compréhension générale des phénomènes de violences extrêmes. Puis, j'explorerai ces discours de victimisation avant, pendant et après le passage à l'acte. Enfin, j'essaierai de montrer l'importance de se dégager des catégories «bourreaux – victimes» pour penser plus profondément, de manière plus pertinente ce qui se joue dans ces processus de violences extrêmes.

A. les approches analytiques du «massacre»

Tentons d'abord de poser les cadres méthodologiques d'une analyse du massacre. En sciences sociales, nous avons trop peu réfléchi à cette question de base. Face à un tel événement, nous rencontrons des difficultés dans l'analyse de ce phénomène monstrueux. Bien souvent la presse, mais aussi les ONG en donnant des récits très émotionnels, présentés comme incompréhensibles, ces actes de violence contre des «innocents» sont généralement mis sur le compte de la folie des hommes. Face à cet objet hideux, le chercheur se trouve un peu comme cet alpiniste devant une cime périlleuse. Il se demande: par quelle voie en faire l'ascension? J'identifierai ainsi 3 chemins possibles, trois «voies» méthodologiques pour étudier le massacre:

1 C. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, 1952, 1987, p. 22.

2 Cette communication est inspirée de la publication récente de mon ouvrage *Purifier et détruire: usages politiques des massacres et génocides*, Paris, 2005. Traduction anglaise: *Purify and Destroy. The Political Uses of Massacres and Genocides*, New York, Columbia University Press, 2007.

1. Tout d'abord, il s'agit d'analyser le massacre comme un acte *rationnel*. Les motivations de la tuerie procèdent le plus souvent du calcul que ce soit en vue de la conquête du pouvoir, ou afin de le conserver. En d'autres cas, des raisons économiques peuvent également être mises en avant que ce soit pour le contrôle de la drogue en Colombie ou pour le trafic des diamants en Sierra Leone. Ici, il n'y a pas de place pour le discours victimaire du bourreau. Au contraire, il affirme sa vraie nature. Les acteurs entendent ainsi imposer leur loi, leur autorité sur les populations civiles pour obtenir leur allégeance inconditionnelle. Le recours à la terreur est le moyen extrême à leur disposition pour bien se faire entendre, pour bien se faire comprendre.

2. Analyser le massacre comme un acte «irrationnel» ou du moins comme relevant d'une dynamique psychopathologique. Malgré les réticences de certains, ce type d'approches ne peut être évacué. Dans leur analyse du phénomène nazi, des auteurs comme Norman Cohn ou Saul Friedlander n'ont-ils pas fait eux-mêmes de références à la psychopathologie, notamment aux discours paranoïaques d'un Hitler³?

Il n'y a pas là non plus de place pour une approche victimaire du bourreau, sauf à considérer qu'Hitler ou Staline ont été des «petits enfants très malheureux». Mais tous les enfants malheureux ne sont pas devenus des criminels de masse. Certes, des pervers et psychopathes peuvent être impliqués dans l'exécution des tueries mais ceux-ci constituent une minorité, comme l'a bien souligné le psychanalyste Bruno Bettelheim⁴. En réalité, on le sait à travers de nombreuses études, les exécutants des massacres sont terriblement normaux, ordinaires, comme l'évoque le grand livre de l'historien Christopher Browning sur l'étude de ces policiers allemands ayant tué à la chaîne des milliers de Juifs polonais entre 1942 et 1943⁵. Il est donc nécessaire de dépasser ce débat «rationalité/irrationalité», «normal/pathologique» pour emprunter une troisième voie d'exploration des meurtres de masse.

3. Celle-ci revient à se pencher sur la question des représentations collectives que ce soit du point de vue de l'anthropologie ou de l'Histoire. Le massacre est alors appréhendé comme le produit d'un processus mental. En amont du massacre, on peut en effet identifier ce que

3 Voir N. Cohn, *Les fanatiques de l'apocalypse*, Paris, 1962, et S. Friedlander, *L'Allemagne nazie et les juifs, Les années de persécutions (1933-1939)*, Paris, 1997.

4 B. Bettelheim, *Le cœur conscient*, Paris, trad., 1972.

5 Ch. R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, trad., 1994.

j'appellerai des «*cadres de sens*» pour reprendre une expression quasi-goffmanienne, élaborés à la croisée de l'imaginaire et du réel. Parmi ces cadres de sens, l'un des plus puissants, l'un de ceux qui résonnent le plus dans les mentalités collectives, surtout en temps de crise, c'est celui d'une *mémoire victimaire* qui vient se greffer sur les malheurs du peuple, passés et présents. Cette «greffe victimaire» revient à proposer une lecture de ces malheurs à travers ce discours dont de nombreux cas d'espèce peuvent être identifiés: «Nous sommes des victimes de l'Histoire. Si nous souffrons aujourd'hui, c'est à cause de ces gens là! Par conséquent: si on commençait par s'en débarrasser, cela irait beaucoup mieux...» On assiste alors au développement d'un processus imaginaire, imbriqué à la réalité d'une crise, qui voit la construction d'un «Nous» opposé à un «Eux» dont proviendraient tous les maux.

B. Les discours de victimisation associés au massacre

1. L'avant

Les prémices de cette violence résident donc dans la construction d'une mémoire victimaire à partir des souffrances du passé. Prenons par exemple le cas de la Serbie à travers les écrits de l'écrivain nationaliste Dobrica Cosic⁶. Il soutient que: «Les serbes ont été vainqueurs dans les guerres et perdants dans les paix» signifiant ainsi que les Serbes font d'énormes sacrifices dans la guerre sans pour autant obtenir de véritables récompenses dans la paix. Autrement dit, pour Dobrica Cosic, il faut que les Serbes retrouvent leur place dans l'Histoire, ils doivent recouvrer la Serbie. Observons que cette rhétorique victimaire peut effectivement se fonder sur une réalité de la souffrance partagée. Un tel discours n'est donc pas nécessairement pure affabulation. C'est pourquoi de tels propos peuvent résonner dans les mentalités collectives. De fait, des Serbes ont été massacrés pendant la Seconde Guerre mondiale laissant des souvenirs douloureux dans les familles. C'est donc bien la manière dont ces souffrances vont être instrumentalisées dans une situation de crise qui en fera un discours victimaire, propagé par des entrepreneurs identitaires du genre de l'écrivain Dobrica Cosic.

J'identifierai ici quatre thèmes fondamentaux véhiculés par un tel discours:

- a. Nous sommes des victimes de l'Histoire
- b. Il en résulte du ressentiment, de la rancœur

6 On lira de lui en français notamment *Le temps du mal*, trad., Lausanne, 1990.

- c. Nous devons recouvrer notre honneur et notre gloire
- d. Nous en avons les moyens: «il suffit de croire en nous, en notre force collective, notre socle commun, c'est-à-dire notre nation, notre ethnie, notre religion».

Ainsi, l'affirmation de ce «Nous» constitue le chemin du redressement moral. Il y a urgence: tout se passe comme si la situation faisait émerger un dramatique dilemme de sécurité («c'est Eux ou Nous»). C'est précisément ce que j'ai essayé de développer dans mon livre à partir de 3 cas: l'Allemagne nazie, la Bosnie et le Rwanda. L'entreprise de destruction du «eux» s'apparente à une opération de survie du «nous», une «guerre d'autodéfense», comme on le dira de la situation du Rwanda au début des années 1990. En somme, c'est une entreprise de prévention de la violence contre soi! Celui qui va devenir l'assassin se présente comme la victime, déjà innocent de son crime. Mais le processus qui conduit au massacre reste cependant incertain. C'est un chemin long et heureusement indéterminé. Méfions-nous ici de tout déterminisme historique puisque nous avons l'avantage de connaître la fin de l'histoire. Je partage ici la même approche que le sociologue Michael Mann lorsqu'il écrit que le massacre est – «exécuté de manière délibérée mais la route vers une telle détermination est en général fort sinueuse»⁷.

2. Sur le champ de «bataille»...

Cette rhétorique victimaire se retrouve sur le champ de bataille, *in situ* si j'ose dire. Certes, pour l'observateur extérieur, les cibles visées semblent sans défense mais ces individus «innocents» sont perçus par l'autre camp comme des ennemis. La sensation désagréable de tuer des gens sans défense peut être alors surmontée par une rhétorique de guerre.

A cet égard, les commentateurs du livre de Browning n'ont peut-être pas suffisamment porté attention au discours que le commandant Trapp, chef de ce bataillon, tient à ses hommes, quelques heures avant son entrée en action: «Qu'on se souvienne qu'en bombardant l'Allemagne, l'ennemi était en train de tuer des femmes et des enfants allemands.»⁸ Autrement dit, ce qu'«ils» ont fait à nos propres enfants, nous pouvons, nous devons le faire à notre tour. Peu importe que Trapp évoque alors les bombardements anglo-américains. Il établit un lien entre cet «ennemi extérieur» qui frappe des innocents allemands et l'ennemi «juif» que son

⁷ M. Mann, *The dark side of democracy: explaining ethnic cleansing*, Cambridge, 2005, p. 8.

⁸ Cité par Ch. Browning, *Des hommes ordinaires*, *op. cit.*, p. 102.

bataillon de policiers doit détruire. On est bien ici dans cette incroyable imbrication entre le réel d'une agression physique et l'imaginaire d'une supposée menace provenant de civils désarmés. L'entrée en tuerie semble presque toujours impliquer ce tour de passe-passe stupéfiant qui conduit à assimiler la destruction de civils à un acte de guerre parfaitement nécessaire. Dès lors, le massacre relève de la légitime défense. On retrouve une nouvelle fois le dilemme de sécurité propre à une logique de guerre: c'est «eux» ou «nous».

Remarquons que cette rhétorique est multitemporelle. Elle s'appuie sur une lecture du passé: «Il faut leur faire payer ce qu'ils nous ont fait», qu'on invoque des actes de violence vrais ou faux. Mais elle se tourne aussi vers le futur: «De toute façon, si nous ne les éliminons pas maintenant, ils nous réservent le même sort plus tard.» L'être humain peut ainsi faire preuve d'une intelligence diabolique pour rationaliser sa conduite destructrice.

Ajoutons encore que cette logique de vengeance peut effectivement se développer sur des actes réels de cruauté dans le cours même du conflit. Par exemple, dans une guerre civile ou une guerre coloniale, lorsqu'un soldat vient à perdre son compagnon, il n'aura probablement de cesse de le venger. La Guerre d'Algérie en donne de multiples exemples. Alors, ce soldat peut-il en venir à commettre lui-même des atrocités. Ceci ne lui posera plus vraiment de problème dans la mesure où il songera en permanence à celles dont son camarade a été la victime.

Ce lexique victimaire qui emprunte à la logique de guerre n'est toutefois que l'un des répertoires à la disposition des bourreaux. D'autres thèmes peuvent également apparaître dans leurs discours: ceux de la chasse, de l'hygiène et de la pureté, de la divinisation de soi, etc. Tous les arguments semblent utiles pour se supporter en train de tuer son semblable. Les motifs idéologiques du massacre ne sont que l'un des éléments en amont du processus. Ils préforment l'acte de massacrer. Mais, au moment du passage à l'acte, les exécutants se forment d'autres raisons de tuer. Ils ont besoin de donner du sens à leurs actes. Si les hommes ont besoin de donner du sens à leur existence, il en est de même pour semer la mort.

3. Les rhétoriques de «l'après»

C'est là un sujet plus controversé: le bourreau ne doit-il pas aussi être considéré comme une victime? Ne faut-il pas aborder la question de la souffrance du bourreau lui-même? On pense par exemple à la figure emblématique des enfants soldats dans les conflits contemporains, à la fois bourreaux et victimes. Cette souffrance est évidemment d'une

nature très différente de celle de la victime. Et l'exécutant, lui, ne va pas y perdre la vie. Il est pourtant probable que la nature transgressive des actes perpétrés par le bourreau induit chez lui une forme de traumatisme profond et durable. Pour qui a violé des femmes ou des hommes, fait exploser des ventres ou des crânes, découpé des cadavres, rien ne sera plus jamais comme avant. Devenir tueur de masse, que l'on soit chef ou exécutant, c'est subir aussi un processus de dégradation psychique intense, assimilable à une forme de déshumanisation. Les exécutants sont aussi des victimes d'un système de coercition qu'ils acceptent pourtant de servir.

Par exemple, certains exécutants, au moment du passage à l'acte ou après, expriment parfois des signes manifestes d'une intolérance à massacrer des individus sans défense, comme ces membres des Einsatzgruppen, pris de vomissements ou de crises de larmes incontrôlables, gagnés par un état dépressif devenant incompatible avec l'exercice de leur fonction. Nombre de tueurs ne réagissent pourtant pas ainsi et parviennent après coup à garder leur raison. Ce faisant, le plus souvent, ils gardent le silence. Ils ne veulent pas parler de ce qu'ils ont pu commettre, cherchant à enfouir au plus profond d'eux-mêmes ce qu'ils ont accepté de faire un jour, de bon gré ou contre leur gré. Leur silence s'accompagne de rationalisations les plus diverses, dès lors que vous cherchez à les interroger pour en savoir plus sur leur passé: «C'était la guerre», «nos ennemis nous ont fait la même chose», «ils n'ont eu que ce qu'ils méritent», etc. Mais n'attendez pas qu'ils vous parlent d'eux, personnellement: ce sera le mutisme absolu.

C. Les paradoxes de la relation bourreaux/victimes

D'un point de vue moral, il peut sembler choquant que les bourreaux se présentent comme des victimes. D'un point de vue juridique également, les cours internationales de justice existent aussi pour affirmer: «Nous déclarons que vous avez bien été victimes de ce violeur qui doit être condamné. Non, vous n'avez pas provoqué le criminel. Il doit être puni pour ce qu'il a fait.» Toutefois, en tant qu'historiens, sociologues, anthropologues, psychologues, force est de reconnaître que la frontière entre bourreaux et victimes est fluide, d'un double point de vue.

D'un point de vue synchronique, d'abord parce que les victimes d'hier peuvent devenir les bourreaux de demain. Par exemple, peut-on véritablement faire une analyse du génocide au Rwanda sans prendre en compte le cas du Burundi voisin? A bien des égards, ces deux pays semblent avoir développé des relations en miroir. A la naissance de la

république du Rwanda, entre 1959 et 1961, les Hutus qui se présentent comme les victimes de la royauté Tutsi se transforment en agresseurs des Tutsis. Puis, en 1972, les Tutsis du Burundi deviennent les bourreaux des Hutus: on estime qu'entre 100 000 à 200 000 Hutus ont alors été massacrés. Plus tard, les enfants des Tutsis rwandais réfugiés en Ouganda deviennent les combattants armés du F.P.R. (Front Patriotique Rwandais), etc.⁹

Autre exemple: celui de la guerre en Bosnie dont le symbole tragique demeure le massacre de Srebrenica. Aujourd'hui, les représentations mémorielles du massacre des Musulmans de Srebrenica, principalement des hommes, sont trop décontextualisées. Or, il est nécessaire d'en rappeler les circonstances au moins depuis les débuts de la guerre en 1992. En effet, cette année-là, les milices serbes ont aussitôt pris cette petite ville de l'est de la Bosnie. Puis, ils en sont chassés par des combattants musulmans, avec à leur tête Naser Oric. La ville étant assiégée par les Serbes, Naser Oric et ses hommes font alors des «sorties» afin de se procurer de la nourriture, commettant alors des atrocités dans les villages serbes environnants. Ces actions vont évidemment alimenter le désir de revanche des Bosno-Serbes, commandés par le général Mladic. A cet égard, le titre de l'ouvrage écrit par Sudetic sur ce conflit est particulièrement éclairant: *Blood and vengeance*¹⁰. Cette réciprocité dans la violence entre Serbes et Musulmans doit être en fait évaluée encore plus largement non pas seulement dans le cours de ces 3 années de guerre mais sur une période d'au moins 100 ans sinon plus. Mais bien entendu, cela ne signifie pas que les violences de part et d'autre soient équivalentes. Les violences commises par les hommes de Naser Oric entre 1992 et 1993 ne sont pas de même ampleur que celles commises par Mladic en 1995. C'est en ce sens que la justice internationale doit faire preuve de discernement dans la mesure et la qualification des actes commis, en différenciant par exemple crimes de guerre versus crimes contre l'humanité, voire crime de génocide.

D'un point de vue diachronique, la pensée paradoxale de Primo Levi est ici particulièrement pénétrante lorsqu'il aborde les frontières de ce qu'il nomme «la zone grise». Il s'agit sans doute de l'un de ses plus beaux textes mais aussi le plus dérangeant¹¹. En effet, la manière dont il analyse les rapports entre gardiens et prisonniers à l'intérieur d'Auschwitz, est d'une portée bien plus générale. Considérant que bourreaux

9 A. Guichaoua (dir.), *Les crises politiques au Burundi et au Rwanda (1993–1994)*, Paris, 1995.

10 C. Sudetic, *Blood and vengeance: one family's story of the war in Bosnia*, New York, 1998.

11 Primo Levi, «La zone grise» dans *Les naufragés et les rescapés*, Paris, trad., 1989, pp. 36–69.

et victimes sont écrasés par un même système qui anéantit leur commune humanité, Primo Levi nous invite à briser les représentations figées et manichéennes que nous pouvons en avoir. Une telle perspective déstabilise profondément toutes les certitudes qui voudraient figer une fois pour toutes les positions de la «bonne victime» et du «méchant bourreau». Mais non, les réalités des rapports de violence sont, une fois de plus, toujours plus complexes et fluctuantes et, nous appellent en permanence à examiner ces deux questions très dérangeantes: en quoi les victimes peuvent parfois s'identifier à leurs bourreaux? Et aussi: en quoi les bourreaux peuvent se rapprocher de leurs victimes?

Dans le film de Rithy Pan, la *machine de morts Khmère rouge*, un ancien Khmer rouge affecté à la prison politique de Tuo Slang, n'hésite pas à se déclarer lui-même... «une victime». On ne peut qu'en être surpris. Sans doute de tels propos sont symptomatiques d'un pays qui n'a pas encore fait un travail de mémoire. Peut-être le futur tribunal international, né d'une coopération entre l'ONU et le gouvernement cambodgien pourra y contribuer.

Il demeure que cette justification émanant du bourreau n'est pas sans fondements. Quelque part, il a bien été victime d'un système totalitaire écrasant et qui l'a écrasé lui-même. Mais le problème est qu'il y a pourtant bien participé... Là encore, le chercheur ne peut se contenter de cette position qui reviendrait à niveler les «victimes-bourreaux» et, pourrait-on dire les «victimes – vraiment victimes»? D'autant plus que les premiers ont pu, le plus souvent, «sauver leur peau» tandis que les seconds y ont perdu la vie. Ainsi, le bourreau qui se dit victime annule sa propre part de responsabilité dans la violence qu'il a exercé. Il affirme en quelque sorte: «je ne suis pas responsable de ce que j'ai fait». Cette phrase résonne d'ailleurs bien souvent dans les tribunaux... Mais cette posture de défense ne revient-elle pas à annuler sa propre part d'humanité potentiellement présente en lui? Je veux parler ici de la liberté potentielle qui caractérise la condition humaine. Certes, les circonstances historiques et politiques pèsent lourdement sur la conduite des individus, et donc en ce cas des exécutants des massacres, mais elles ne les déterminent pas complètement.

Si petite soit-elle, le bourreau peut sans doute conserver une marge de liberté. J'en veux pour preuve le témoignage de ce policier du bataillon 101 de la police allemande, rapporté par Christopher Browning. Georg Kageler se décide à faire le pas quand il constate qu'ils sont en train de tuer des Juifs allemands. Ce tailleur âgé de 37 ans, après avoir participé à une première tuerie, raconte: «J'ai remarqué, au point de déchargement, parmi les victimes du prochain lot, une mère et sa fille.

J'ai commencé à bavarder avec elles, et j'ai appris que c'étaient des Allemandes de Kassel. J'ai décidé de ne plus participer aux exécutions. Toute cette affaire me répugnait maintenant à tel point que je suis revenu vers mon chef de section et que je lui ai dit que j'étais malade et que je demandais une dispense.»¹²

En guise de conclusion, la frontière séparant les bourreaux et les victimes reste floue: elle passe à l'intérieur de nous-mêmes. Aussi aimerais-je rappeler cette phrase de Soljenitsyne au début de son livre *l'Archipel du Goulag*¹³: «Que le lecteur referme ici ce livre s'il l'en attend une accusation politique. Ah! Si les choses étaient si simples, s'il y avait quelque part des hommes à l'âme noire se livrant perfidement à de noires actions et s'il s'agissait seulement de les distinguer des autres et de les supprimer. Mais la ligne de partage du mal passe par le cœur de chaque homme et qui ira détruire un morceau de son propre cœur.»

12 Cité par Ch. R. Browning, *Des hommes ordinaires*, op. cit., p. 94.

13 A. I. Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag: 1918–1956: essai d'investigation littéraire*, Paris, Le Seuil, 1974–1976.